

lèvres vermeilles dans un beau visage, dont un peu de confusion, à l'idée que ce qu'elle venait de dire eût pu être entendu, rehaussait encore par ses carnations la blancheur du teint, frappèrent vivement Colas. Regardant cette jeune fille dont la jeunesse et la grâce le fascinaient, il n'osait faire un pas.

—Mais, avance donc, Colas, on dirait que tu as peur d'une fille, dit M. Raclos. Je gage que si tu te trouvais en face d'un sauvage, le couteau ou le casse-tête à la main, tu serais moins embarrassé.

M. Raclos souriait, il était fier de son enfant ; l'effet produit sur l'homme qu'il savait être l'un des plus braves et des plus intrépides, lui faisait un sensible plaisir.

—Eh bien ! ma fille, dit-il, puisqu'il a peur de venir à toi, va donc lui donner la main.

Mademoiselle Raclos qui s'était remise de sa surprise et qui était accoutumée aux belles et bonnes manières de la haute société de Québec, releva ses cheveux en épaisse torsade au-dessus de sa tête, ce qui lui donnait un petit air de charmante coquetterie qui lui voyait à merveille, et s'avança vers Colas en lui présentant la main ; cérémonie obligée, dans ce temps-là, pour ratifier toute introduction entre personnes de sexes différents. Un gracieux sourire, entr'ouvrant ses lèvres, laissait voir deux rangées de belles dents blanches. Colas fit un pas en avant. S'efforçant de surmonter sa timidité, il prit, presque en tremblant, la main que lui présentait la jeune fille. Il osa lever la vue ; leurs yeux se rencontrèrent, et, ce qui devait arriver arriva ; il eut comme un éblouissement et ressentit au cœur comme un choc électrique. C'était l'effluve magnétique qui l'envahissait. Dans son trouble extrême, il oubliait de lâcher la main de la jeune fille qu'il tenait dans la sienne. Celle-ci sourit en regardant cette mâle et sympathique figure toute rougissante. Elle retira doucement sa main, puis, en lui faisant un imperceptible salut, s'échappa par une porte latérale, plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître.

M. Raclos avait remarqué avec plaisir cette petite scène.

—Eh bien, Colas, dit-il, je crois qu'à ton tour tu as fait peur à ma fille ; elle s'est sauvée comme une biche effarouchée.

Colas était tout interdit.

—Allons, viens t'asseoir. Tu pars demain, je suppose ? continua M. Raclos, afin de le remettre un peu. Je crois que nous allons avoir une bonne bordée de neige ; le vent vient du sud-ouest, c'est du bon côté.

Colas, se sentant plus à l'aise, prit un siège près de la table de M. Raclos. Après avoir parlé longtemps du voyage, de ses dangers, des obstacles, de leurs espérances de succès, M. Raclos lui remit une forte traite et plusieurs lettres pour des négociants de Montréal.

—Je sais que je n'ai pas besoin de te recommander la prudence, dit M. Raclos. Fais ton voyage promptement ; je t'attendrai vers la fin d'avril.

—Oh ! je reviendrai, répondit Colas, en sortant.

Le lendemain, à la pointe du jour, Colas était au hangar de M. Raclos, surveillant le charge-

ment des traînes. Il avait distribué les fardeaux de manière que leur pesanteur augmentât graduellement : les premières, qui devaient battre la route, étaient les moins chargées. Il se réserva, pour son usage particulier, une traîne qui ne portait aucune charge, à laquelle il fit atteler le gris et la grise, les deux meilleurs chiens de la bande. Quand tout fut prêt, chaque homme à côté de la traîne qu'il devait conduire, ils se mirent en route, les traînes à la suite les unes des autres, Colas en tête ouvrant la marche. En passant devant la résidence de M. Raclos (il était à peine sept heures) Colas jeta un coup d'œil sur les fenêtres de l'étage supérieur espérant sans doute y apercevoir la jeune personne dont les traits, depuis la veille, miroitaient continuellement devant ses yeux. Les volets de tous les contrevents étaient fermés. Il eut un instant regret d'avoir donné l'ordre du départ pour une heure aussi matinale ; une heure plus tard n'aurait pas fait grand mal au voyage, et il l'aurait peut-être vue ? Domptant bientôt un instant de faiblesse :

« A quoi bon, se dit-il, de m'arrêter à une chimère qui ne saurait se réaliser ? Je ne suis qu'un homme des forêts où j'ai passé ma vie, un vrai sauvage, presque pas plus civilisé que ceux que j'ai fréquentés depuis ma jeunesse. Je ne puis être pour elle autre chose qu'un coureur des bois. Allons, Colas ! tu es à la tête d'une expédition importante, sois homme ! »

Et, relevant la tête qu'il tenait penchée, il jeta un coup d'œil rapide sur la longue file de chiens qui suivaient et sur les hommes qui les accompagnaient, puis, brandissant le fouet qu'il tenait à la main, il cria d'une voix forte et retentissante : « Au trot ! »

Il était tombé près de quatre pouces d'une neige folle et légère, qui permettait aux chiens d'aller bon train sans les fatiguer. Cependant, quand ils eurent dépassé le contour de la ville pour prendre la glace sur la rivière St Charles, Colas dont l'excitation, causée par son désappointement, s'était apaisée, commença à ralentir l'allure des chiens. Une heure après, il arrivait à l'endroit de la forêt où il avait été convenu avec grand Pierre que devait commencer le sentier. En y pénétrant, Colas fit arrêter les chiens et ayant fait rassembler ses hommes, qui étaient au nombre de neuf, savoir : Jean Lefort, Bibi Lajennesse, Polite Lapromenade, Pierre Patenaude, et cinq autres jeunes gens déterminés, courageux, pleins de force et de santé, ayant tous une confiance illimitée en leur bourgeoise.

« Mes amis, leur dit-il, nous entrons sur le sentier de la guerre, comme je vous en ai prévenu. Les Iroquois, malgré la paix, ont attaqué les Français sur la rivière Outaouais plus haut que la Roche Capitaine. Ils ont tué quelques-uns de nos gens et pillé plusieurs de nos canots ; nous allons tâcher de retrouver nos marchandises volées, et aider nos compatriotes, qui se sont rendus au village des Nipissiriniens, où ils m'attendent pour les conduire à Michilimakinac. Quoique je n'appréhende aucun danger d'ici à Montréal, j'ai un conseil à vous donner, c'est celui-ci : conduisez-
7-